

Quand on se rassemble en ville

Ethnographie de la festivité urbaine contemporaine

Emmanuelle Lallement



Édition électronique

URL : <http://socio-anthropologie.revues.org/2025>
ISSN : 1773-018X

Éditeur

Publications de la Sorbonne

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2016
Pagination : 89-99
ISBN : 978-2-85944-963-6
ISSN : 1276-8707

Référence électronique

Emmanuelle Lallement, « Quand on se rassemble en ville », *Socio-anthropologie* [En ligne], 33 | 2016, mis en ligne le 02 novembre 2016, consulté le 21 février 2017. URL : <http://socio-anthropologie.revues.org/2025>

Quand on se rassemble en ville

Ethnographie de la festività urbaine contemporaine

EMMANUELLE LALLEMENT

Résumé

Les villes constituent des terrains propices à l'analyse des modalités de l'exister ensemble. À partir d'une approche anthropologique de certains rassemblements urbains et contemporains, il s'agit de saisir des logiques de production de collectifs dans lesquels l'effet de rassemblement peut être analysé en termes de « collectifs éphémères ». L'article se fonde sur deux exemples de collectifs éphémères urbains parisiens : d'une part un événement annuel devenu emblématique du détournement festif de l'espace public urbain, Paris Plage, d'autre part des micro-événements d'appropriation plus fragmentée de certains espaces de la ville, à savoir les pique-niques. L'analyse met en évidence l'inversion momentanée et la transgression des espaces et des rapports sociaux comme valeur euphorique typiquement urbaine.

Mots-clés : *fête, ritualité, espace public, pique-nique, Paris Plage, urbanité*

Abstract

Towns and cities lend themselves to the analysis of forms of co-existence ("l'exister ensemble"). Through an anthropological analysis of a number of contemporary urban gatherings, this article seeks to grasp the logics underpinning the production of collectives where the effect of gathering together can be examined in terms of the "ephemeral collective". The article focuses on two examples of urban Parisian ephemeral collectives: on the one hand, an annual event, Paris Plage, which has become emblematic of the festive detournement of urban public space; on the other, micro-events, namely picnics, involving a more fragmented appropriation of certain spaces in the city. The analysis highlights the momentary inversion and transgression of social spaces and relations as a typically urban euphoric value.

Keywords: *Festival, Ritual, Public Space, Picnic, Paris Plage, Urbanity*

Les villes constituent des terrains propices à l'analyse des modalités de l'exister ensemble. C'est en milieu urbain que s'est posée la question du lien social (Métral, 1997), de sa déliquescence réelle ou supposée, des ruptures et failles d'un vivre ensemble construit en négatif comme toujours plus problématique en ville qu'en milieu rural. La ville, ce régime de rencontre entre anonymes voire étrangers, avec leurs relations de trafic aussi intenses que fugaces, comme l'a posé l'École de Chicago (Grafmeyer et Joseph, 1979), ne pourrait constituer un lieu du collectif qu'au prix d'une singerie de valeurs issues du milieu rural comme la sociabilité, la convivialité et l'interconnaissance. C'est notamment dans un des plus célèbres articles de l'École de Chicago, celui que Louis Wirth a écrit en 1938 – traduit en français « Le phénomène urbain comme mode de vie » – qu'est posée de manière décisive une théorie de la nature des relations sociales dites typiquement urbaines, en opposition aux sociétés traditionnelles : « Les contacts en ville peuvent effectivement être de face à face, mais ils n'en sont pas moins superficiels, éphémères et segmentaires¹. »

Cependant, à regarder de plus près certains rassemblements urbains contemporains, il semble possible de saisir des logiques de production de collectifs certes éphémères et spécifiquement citadins, mais dans lesquels l'effet de rassemblement peut être analysé en termes « d'exister ensemble » (Bouvier, 2005) et dont la condition mais aussi semble-t-il l'enjeu, serait de produire de la ville. Une urbanité particulière semble en effet surgir quand on porte un regard attentif à la dimension temporelle de l'appropriation de l'espace urbain qui se lit à partir des rassemblements festifs que les villes, et en particulier Paris, organisent *pour* et *par* les citoyens.

Villes et fêtes, une approche ethnographique

Si la fête et la ville entretiennent des liens étroits et anciens que les historiens (Perrot, 1982), les sociologues (Joron, 2012) et ethnologues (Lallement, 2007), les philosophes et beaucoup de géographes (Crozet et Fournier, 2005) ont déjà étudiés (Gravari-Barbas, 2000 ; Di Méo, 2005), il semble que depuis les années 2000, c'est à une véritable fabrication de la ville par les pratiques festives, événementielles et éphémères que l'on assiste, notamment dans les grandes capitales mondiales prises dans une logique de concurrence territoriale forte, d'attractivité et d'image dans le contexte de la globalisation. Pour qui s'intéressait à Paris dans ces années-là, c'est-à-dire au début de la première mandature de Bertrand Delanoë après les « années Tiberi »,

¹ Wirth L. (1938), « Urbanism as a way of life », *The American Journal of Sociology*, 44. Traduction : « Le phénomène urbain comme mode de vie », dans *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, textes traduits et présentés par Y. Grafmeyer et I. Joseph (1979), Paris, Aubier (Champ urbain), p. 255.

l'opération Paris Plage a été érigée en symbole de ces événements de rassemblements urbains ludiques et festifs. Bertrand Delanoë affirmait dans l'une des premières conférences de presse de Paris Plage « À Paris Plage, je veux que l'on se drague ! ». Il signalait un tournant dans la manière de faire vivre la ville de Paris, voire de « faire du Paris ». C'était bien l'enjeu politique et communicationnel à l'œuvre, celui de marquer un changement politique important notamment par une intervention sur les espaces publics, depuis la chaussée avec les pistes cyclables jusqu'aux quais de Seine avec leur fermeture dominicale au trafic automobile, en passant par Paris Plage et ce qu'il allait autoriser comme attitude décontractée collective. Mais si c'est la ville de Paris qui était bien en jeu, c'était également la ville en tant que capitale de rang mondial à laquelle le pouvoir politique devait réfléchir dans le contexte de la mise en concurrence des territoires urbains. Comment conserver la particularité de Paris comme ville historique et patrimoniale et la vie dite « à la parisienne » fondée sur l'échelle du quartier et l'identité locale, tout en étant une ville attractive mondialement, grand centre urbain capable de challenger ses concurrents comme Londres, Berlin, Barcelone mais aussi New York et ceci notamment par de l'événementiel urbain ? À la même époque, la catégorie molle de « bobos », importée des États-Unis (Brooks, 2000 ; Clerval, 2005), autorisait des discours à la fois savants et profanes qui plaquaient une grille de lecture unique sur la ville contemporaine : le Paris de Delanoë était considéré comme un Paris pour bobos. La « classe créative² » modifierait la ville à sa guise, en en faisant une sorte de terrain de jeux pour une génération et une classe sociale supposée favorisée qui avec son « capital créatif » aurait des incidences sociales et économiques sur le développement urbain. Cette critique faisait aussi écho à une autre, plus ancienne, celle du désenchantement de la modernité. Baudrillard avait déjà, en 1970, prophétisé dans *La société de consommation*, l'avènement d'une société hyperludique.

C'est dans ce contexte à la fois politique, communicationnel et sociologique que j'ai initié une réflexion sur la ville et plus particulièrement ses rassemblements festifs. J'ai décrit les ressorts de la ritualité festive qui caractérise les villes désormais, et en particulier Paris en mettant en œuvre des observations des lieux, des interactions et des analyses des discours produits par des acteurs divers, aussi bien participants à ces fêtes que concepteurs, responsables politiques et culturels. Je ne suis donc volontairement pas dans une posture de surplomb vis-à-vis de ces opérations qui visent à produire du rassemblement dit festif, aussi éphémère soit-il, et de l'art dit participatif dans la ville, aussi anecdotique soit-il. Je ne veux réduire ces

2 Concept élaboré par Richard Florida (2002).

rassemblements ni à des opérations de « dysneylandisation » (Muray, 2005) de la ville, ni à une seule logique de simulacre. C'est considérer, selon moi, la ville uniquement comme le produit de ceux qui en ont la charge, omettant ainsi de prendre en compte le niveau des interactions des individus dans les situations, ainsi que les discours qu'ils développent, le sens qu'ils donnent à leurs usages, les interprétations qu'ils formulent, les jugements esthétiques politiques, sociologiques qu'ils forgent et qu'ils font entendre, ainsi que la réflexivité ordinaire qu'ils exercent.

L'approche que je tente de mettre en place ici a pour ambition de saisir la situation empirique. J'ai donc analysé les collectifs éphémères festifs en mettant en évidence l'inversion momentanée et la transgression des espaces et des rapports sociaux comme valeur euphorique typiquement urbaine, qu'une analyse de type anthropologique peut prendre au sérieux. Mon analyse se fondera sur deux exemples de collectifs éphémères urbains parisiens : d'une part un événement annuel devenu emblématique du détournement festif de l'espace public urbain, à savoir Paris Plage, d'autre part des micro-événements d'appropriation plus fragmentée de certains espaces de la ville, à savoir les pique-niques.

Paris Plage : une fausse plage pour produire de la ville

Dans quelle mesure Paris Plage est-il un exemple de collectif éphémère urbain qui permet de comprendre une des modalités de production de la ville aujourd'hui ? Un espace public urbain un peu particulier prend forme désormais depuis treize ans, à dates fixes et dans des lieux dédiés – depuis 2007 le bassin de la Villette s'est ajouté aux traditionnels quais de la Seine du centre historique de la ville transformés en plage chaque été depuis 2002 – par le truchement d'une mise en scène. Réalisé par des artistes scénographes (à l'origine Jean-Christophe Choblet avec son agence de scénographie urbaine Nez Haut), pour qui Paris Plage n'est pas un équipement urbain mais un travail de conception, le projet consiste à assembler des éléments emblématiques de la plage pour donner à Paris, de manière éphémère, un air de vacances. Avec trois mille tonnes de sable, quelques plantes, des cabines de plage, du mobilier en teck, l'objectif est de créer une plage urbaine et non un paysage.

Les gens sont alors collectivement invités à participer à une pirouette qui consiste à jouer à la plage en plein Paris, et bien sûr sans la mer. Si tous les ingrédients de la plage sont en effet ici rassemblés, seule la mer manque au cahier des charges. Et c'est cette absence qui permet à l'opération d'être un événement et à Paris d'être Paris et non une quelconque ville balnéaire.

Mais alors que Paris Plage se répète chaque année, il constitue toujours un événement car sa conception et son déroulement en font

un espace public particulier. Depuis sa création, des millions de visiteurs participent à Paris Plage, les uns pour flâner, les autres pour voir le phénomène et le commenter, d'autres encore pour bronzer, pour lire, pour jouer à la pétanque, pour pique-niquer, pour écouter de la musique, faire de l'escalade, faire jouer les enfants dans le sable, et danser lors de bals qui sont organisés dans des espaces dédiés en fin d'après-midi ou le soir.

Si Paris Plage fonctionne comme un espace public, c'est d'abord, tout bonnement pourrait-on dire, parce qu'il est une plage. « C'est que la plage n'est vraiment pas un espace comme les autres » observait déjà Jean-Didier Urbain (1994). La plage constitue un espace dont l'objectif est le rassemblement, où les différences cohabitent et où l'on se reconnaît finalement entre semblables. Mais ici, à Paris, c'est aussi parce que l'installation est éphémère, qu'elle prend place dans des lieux détournés et que son ressort symbolique, la plage sans la mer, invite à participer à une performance collective : un rendez-vous, dans un espace donné, pour occuper l'espace public de manière codifiée et contrôlée mais en quelque sorte toujours ludique et lui conférer un autre statut que celui qu'il a d'ordinaire, en jouant le jeu de la convivialité et du rassemblement pacifique. D'année en année, le sable, certes toujours présent car symboliquement indispensable, a fait davantage de place aux activités pour enfants et pour adultes, à des espaces de restauration, et quelques commerces, notamment le stand de souvenirs Vélip' qui vend sac et mugs au slogan « I Vélip' I can fly ». Paris Plage comme industrie culturelle s'est professionnalisée : les animateurs sont nombreux et portent tous le tee-shirt au logo, les services de sécurité sont discrets mais bien là et les Parisiens, banlieusards, touristes présents ne semblent pas seulement passifs ni consommateurs. À la manière du « spectateur émancipé », pour reprendre le titre de l'ouvrage de Jacques Rancière (2008), qui « compose son propre poème avec les éléments du poème en face de lui », le « paris-plagiste » n'a nul besoin qu'on lui explique la distance à avoir pour bénéficier de l'enchantement, et ceci sans être véritablement dupe des ficelles. On n'est pas là en effet dans un simulacre mais dans un jeu identifié comme tel et parfaitement assumé.

Les participants à Paris Plage, danseurs d'un soir des quais de Seine, parents et enfants autour des activités et jeux, flâneurs parisiens, touristes nationaux et internationaux expérimentent une présence dans un lieu public qu'ils rendent ainsi commun mais dont ils n'ignorent pas qu'il a été créé de toutes pièces, de manière éphémère, et sans doute selon une conception politique et de communication de la ville qui peut être débattue, mais dont ils savent cependant faire usage : celui d'une urbanité possible et possiblement parisienne, le temps de l'été. À Paris Plage, c'est bien de la ville qu'on y trouve et

non de la plage, si bien que la formule historiquement située « sous les pavés la plage » devient ici « sous le sable, la ville ».

La ville et son continuum de rassemblements urbains festifs

C'est donc à partir de cet exemple limite, Paris Plage, que j'ai élargi le terrain à d'autres opérations d'événementialité urbaine. Car la comparaison avec d'autres événements festifs urbains, comme la Fête de la Musique ou bien encore les Nuits Blanches, permet de saisir une logique commune. Les dispositifs festifs éphémères parisiens que l'on observe depuis quelques années jouent aussi sur des opérations de détournement de Paris, qui peuvent être vus comme des mises en présence d'un certain Paris par des dynamiques de mise en absence de ce qu'est ordinairement la ville. On occupe l'espace public avec un concert amateur, en bas de chez soi ou devant un bar, on réalise une performance dans un lieu inattendu, une station de métro, une piscine, même les Pompes Funèbres³. Certes il s'agit toujours plus ou moins d'un jeu d'appropriation et de transgression des espaces mais aussi et surtout d'une performance ou d'une installation : un rendez-vous, dans un espace donné, pour conférer à l'espace urbain un autre statut et parier sur un autre type de rapports sociaux que ceux d'ordinaire. L'inversion momentanée des espaces et leur appropriation ludique et festive sont des valeurs de type euphorique très présentes dans les villes, elles constituent une rhétorique urbaine désormais bien rodée. Clairement codifiée et ritualisée, chacune de ces opérations festives a pour effet de faire advenir un effet de ville.

Néanmoins comment expliquer que des milliers de Parisiens « jouent » à aller à la plage chaque été en plein Paris ? Ils s'y rendent en effet volontiers : 2,5 millions de visiteurs pour les Nuits Blanches, 200 000 inscrits aux activités de Paris Plage (sans compter les promeneurs quotidiens). La communication des chiffres de participation fait évidemment partie du phénomène, particulièrement bien relayée dans les médias, nationaux et internationaux. Comment comprendre que des milliers de gens à travers le monde s'improvisent musiciens et/ou mélomanes dans chaque recoin de leur ville et acceptent de ne plus les investir le jour suivant ? Que voir dans ce phénomène de masse qui consiste à patienter dès l'aube devant l'Élysée ou un autre bâtiment officiel ordinairement fermé au public ? Certes il s'agit de faire ce qui n'est pas autorisé habituellement, de conquérir ou reconquérir ce qui est réservé à d'autres, de transgresser en quelque sorte. Mais personne n'est dupe, le jeu consiste, là comme ailleurs, à accepter l'illusion, voire la fiction. Les visiteurs sont invités à participer et

³ En 2002, les anciennes Pompes Funèbres ont été ouvertes pour la première édition de Nuits Blanches, elles sont devenues depuis le Centre d'art le 104.

font partie du processus même de transfiguration des lieux de la ville. Car c'est la dimension performative des pratiques qui est convoquée dans ces situations qui s'apparentent alors à des « moments d'enchantement » tels qu'Yves Winkin a pu les décrire (Winkin, 1998 et 2002). Il y a bien dans ces événements festifs urbains une volonté de suspension, dans un temps et un espace codifiés, de l'incrédulité habituelle. Dans ces opérations qui animent la ville et produisent du rassemblement urbain pacifique, l'enchantement semble opérer selon la logique du « je sais bien mais quand même ».

Pique-nique en ville, un collectif éphémère typiquement urbain

Alors même que le pique-nique⁴ semble constituer une occasion en rupture avec la quotidienneté (manger hors de chez-soi, dans l'espace public, souvent le week-end ou pendant l'été, et avec des amis...) comment peut-il apporter une lecture des modalités de l'exister ensemble en ville, certes anecdotique mais à mettre au compte des pratiques de rassemblement éphémères contemporains ?

Il apparaît en effet que les pratiques de sociabilités et de loisirs extérieurs se développent en pleine ville et que parcs et jardins publics, ponts et quais, deviennent les scènes possibles et accueillantes de pique-niques organisés et/ou improvisés, de repas de quartier (Blin, 2008), de banquets de voisins, de fêtes de rue... Les pique-niques urbains sont à la mode, des plus institutionnels et événementiels (comme les pique-niques républicains du 14 juillet ou bien encore le pique-nique de la méridienne verte en 2000) aux plus amateurs (comme ceux que l'on peut observer aux beaux jours à Paris). On constate que certains quartiers, en quête des attributs actuellement si valorisés du « quartier village » ou du « village urbain », voient inscrire dans leur calendrier annuel de festivités et de rassemblements collectifs visant à favoriser le « lien social » et les logiques d'interconnaissance locale, les repas et banquets dits de quartier. « Des habitants "moteur" décident d'un lieu (ex : la rue devant leur immeuble) et informent leurs voisins et voisines du quartier. S'il le faut, ils demandent des autorisations (commissariat). Le jour J, chacun apporte un plat à partager, une bouteille, etc. Les plus organisés auront pensé à apporter des tables (des planches, des tréteaux), chacun essaie de prendre chaises pliantes ou tabourets. Et puis tout le monde discute et rencontre des gens », nous explique le site internet « Urbanisme et démocratie » (<http://u.d.free.fr/>) qui propose un « kit repas de quartier » et annonce chaque année

⁴ Le pique-nique fait partie de ces « petits riens urbains » qui ont fait l'objet d'un dossier dans la revue *Urbanisme*, 370, Paquot T. (dir.), janvier-février 2010. Je reprends ici les principaux éléments de mon article « Pique niquer ».

la journée nationale des repas de quartier, tout en espérant que des repas de quartier puissent s'improviser çà et là à n'importe quel moment du calendrier. Également, chaque année, la fête des voisins, organisée sous l'égide de l'association « Immeubles en fête » est censée réunir dans les cours d'immeubles ou les « parties communes » des apéritifs, des pique-niques, des buffets où chacun est invité à participer au plaisir du « bien voisiner⁵ » et à la grande famille des « voisins solidaires⁶ ».

Le pique-nique n'est-il pas alors cette situation éphémère dans laquelle ce corps public, « les citoyens », par ailleurs assez insaisissable, se donne à voir aux autres et où la ville se révèle, en lieu et place d'un espace imposé et contraint, comme un territoire que tout un chacun peut s'approprier « en toute liberté » ? Et de la même manière qu'à la campagne, alors que la logique voudrait qu'on cherche un coin de vert, on ne manque pas de voir des familles au bord de la route, en plein passage ; quand on pique-nique en ville, c'est souvent à quelques mètres des voitures et des passants que se rassemblent les pique-niqueurs. Les abords du canal Saint-Martin à Paris, qui par ailleurs constituent une sorte d'autoroute urbaine, sont aussi les lieux les plus prisés pour les pique-niques dès le printemps, au grand regret des habitants du quartier qui en subissent les désagréments.

Car être là, en pleine rue, avec ses amis et sur sa couverture en train de manger un plat « fait maison » et de boire, c'est être au spectacle de la ville mais aussi faire le spectacle de la ville. Chacun se prête volontiers au jeu du regard. On s'y rend entre amis, en famille, on vient y fêter les anniversaires, autant de moments intimes qui se performent dans l'espace public. L'espace du pique-nique devient un espace de porosité entre le privé et le public, avec la possibilité d'une vie publique, sans fixité temporelle, et selon une logique de l'improvisation (qui déconcerte parfois les pouvoirs publics qui ne savent pas, comme dans le cas du canal Saint-Martin, s'ils doivent multiplier les toilettes publiques et les poubelles pour faire face au phénomène, ou bien au contraire ne pas trop instituer les choses...).

Là encore, comme pour les fêtes précédemment analysées, rien finalement d'inédit dans l'histoire des pratiques culturelles des citoyens. Car le pique-nique, s'il est associé historiquement aux repas de chasse et au milieu rural, est vite devenu une pratique typiquement urbaine. « Envisager le pique-nique comme un repas en plein air, à la campagne, en forêt, [...] relève en fait d'une forme d'anachronisme. En effet, durant l'ère urbaine et industrielle de l'avènement des loisirs, le pique-nique en est venu à désigner un repas pris non plus "au dehors"

⁵ Voir le site internet *Immeubles en Fête*, <http://www.immeublesenfete.com>, qui met à disposition affiches, invitations et « règles du jeu ».

⁶ Autre association spécialisée dans le vivre ensemble citoyen, Voisins Solidaires : <http://www.voisinssolidaires.fr/>

de chez soi mais “dehors”, c’est-à-dire en plein air », rectifie-t-on dans *Le pique-nique ou l’éloge d’un bonheur ordinaire*⁷. Les célèbres « parties de campagne » et « déjeuners sur l’herbe » représentaient un phénomène de masse au XIX^e siècle. Les Parisiens avaient en effet pour habitude de partir en goguette en banlieue, pique-nique sous le bras, pour fuir l’air vicié de la ville et s’adonner aux plaisirs champêtres. Les représentations littéraires, picturales ainsi que les guides de voyage du XIX^e siècle en ont largement rendu compte. Dans son petit texte « La banlieue », Émile Zola observait en 1878 « ce goût immodéré des Parisiens pour la campagne », qui a pu être analysé comme faisant partie de l’imagerie pittoresque du citoyen parisien de l’époque, peut-être toujours tenace dans les représentations. Mais autant le pique-nique du XIX^e siècle permettait aux citoyens d’échapper à la ville alors industrielle pour profiter d’une banlieue parée des vertus de la campagne et des activités de loisirs liés à la nature, autant c’est la ville elle-même désormais qui semble être le terrain de jeux des citoyens.

Et c’est en tant que tel que le pique-nique est devenu un haut lieu de la sociabilité juvénile. « On aime pique-niquer là où c’est beau, où il y a un beau paysage, par exemple la Seine » me dit une étudiante. En effet la ville, un peu à la manière de la campagne, offre pour certains un effet paysage propice à se réunir et partager un moment de vie sociale où, comme le veut la tradition, « chacun apporte son écot » et où donc, à peu de frais, et sans véritable engagement social, on y trouve une bonne rentabilité symbolique.

Ce que le rassemblement urbain ainsi produit a de caractéristique, c’est que l’éphémère en est, au fond, la finalité même. Ne pourrait-on pas alors rassembler sous cette même logique les flash-mobs, mais aussi les vide-greniers et dans une certaine mesure tous les marchés qui sont des éléments essentiels à la fabrique de la sociabilité urbaine à une échelle locale ? Tous ces dispositifs opèrent une forme de synchronisation de la vie sociale très momentanée, mais répétitive, et placent les citoyens dans un rapport à la ville qui est celui du rendez-vous. Une logique qui fait écho à celle du rendez-vous cinématographique dans la salle de cinéma. Cet « art subtil du rendez-vous » comme le définit Emmanuel Ethis (2007), généralisé à la ville entière, agit comme un spectacle que les citoyens se donnent à eux-mêmes, précisément parce qu’il est circonscrit dans l’espace et dans le temps. Reste à savoir si ce régime intense de rendez-vous avec la ville en définit vraiment l’urbanité.

⁷ Barthe Deloizy F. (dir.) (2008), *Le pique-nique ou l’éloge d’un bonheur ordinaire*, Rosny-sous-Bois, Bréal, p. 20.

Bibliographie

- Barthe Deloizy F. (dir.) (2008), *Le pique-nique ou l'éloge d'un bonheur ordinaire*, Rosny-sous-Bois, Bréal.
- Blin E. (2008), « Les repas de rue : émergence d'une nouvelle fête urbaine ou effet de mode ? L'exemple de Tours », *Norois*, 207, p. 85-96.
- Bouvier P. (2005), *Le lien social*, Paris, Gallimard (Folio Essais inédit).
- Brooks D. (2000), *Les Bobos. Les bourgeois bohèmes*, Paris, Florent Massot.
- Clerval A. (2005), « David Brooks, 2000, *Les Bobos. Les bourgeois bohèmes* », *Cybergeo: European Journal of Geography*, en ligne : <http://cybergeo.revues.org/766>, consulté le 11 février 2016.
- Crozat D. et Fournier S. (2005), « De la fête aux loisirs : évènement, marchandisation et invention des lieux », *Annales de Géographie*, 643, *Le renouveau des fêtes et des festivals*, p. 307-328.
- Di Méo G. (2005), « Le renouvellement des fêtes et des festivals, ses implications géographiques », *Annales de Géographie*, 643, *Le renouveau des fêtes et des festivals*, p. 227-243.
- Ethis E. (2007), « Le cinéma, cet art subtil du rendez-vous », *Communication et langages*, 154, p. 11-21.
- Florida R. (2002), *The Rise of the Creative Class*, New York, Basic Books.
- Grafmeyer Y. et Joseph I. (éd.) (1979), *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Aubier (Champ urbain).
- Gravari-Barbas M. (2000), *La ville festive. Espaces, expressions, acteurs*, HDR, université d'Angers.
- Gravari-Barbas M. (2009), « La "ville festive" ou construire la ville contemporaine par l'évènement », *Bulletin de l'Association des géographes français*, Edith Fagnoni et Jérôme Lageiste (dir.), p. 279-290.
- Joron P. (2012), *La Fête à pleins bords. Bayonne : fêtes de rien, soif d'absolu*, Paris, CNRS Éditions.
- Lallement E. (2007), « Événements en ville, événements de ville : vers de nouvelles ritualités urbaines ? », *Communication et organisation*, 32, p. 26-38.
- Métral J. (dir.) (1997), *Les aléas du lien social. Constructions identitaires et culturelles dans la ville*, Paris, Ministère de la Culture et de la Communication.
- Muray P. (2005), *Festivus, festivus : conversations avec Élisabeth Lévy*, Paris, Fayard.
- Paquot T. (dir.) (2010), « Petits riens urbains », *Urbanisme*, 370.
- Perrot M. (1982), « La ville en mouvement. Fêtes et manifestations », *Ethnologie française*, 12/2, *Anthropologie culturelle dans le champ urbain*.
- Rancière J. (2008), *Le spectateur émancipé*, Paris, La Fabrique.
- Urbain J.-D. (1994, nouv. éd. 2002), *Sur la plage. Mœurs et coutumes balnéaires (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Payot.
- Winkin Y. (1998), « Le touriste et son double. Éléments pour une anthropologie de l'enchantement », dans Ossman S. (dir.), *Miroirs maghrébins. Itinéraires de soi et paysages de rencontre*, Paris, CNRS Éditions, p. 133-143.

Winkin Y. (2002), « Propositions pour une anthropologie de l'enchantement », dans Rasse P., Midol N., Triki F. (dir.), *Unité-diversité. Les identités culturelles dans le jeu de la mondialisation*, Paris, L'Harmattan (Logiques sociales), p. 169-179.